

Boulez dans tous ses plis

Concert Oeuvre phare du XXe siècle, «Pli selon Pli» est joué ce mardi à Genève. Un défi que raconte le chef Arie van Beek



Par Rocco Zacheo 20.02.2017

Arie van Beek, chef de l'Orchestre de chambre de Genève, dont les pupitres seront enrichis par l'Ensemble Contrechamps

Image: GREGORY BATARDON

Il faut s'imaginer un tableau rare, d'une complexité intrigante, qui serait jalousement enfermé dans un musée, ne voyageant donc qu'à de très rares occasions. Il faudrait imaginer aussi que cette œuvre célèbre fasse enfin une escale à Genève. Dans une proportion tout à fait réduite – parce que la musique contemporaine demeure une affaire de niches –, la présence de *Pli selon Pli* dans une saison musicale genevoise tient d'une secousse retentissante. Peut-on la manquer? Raisonnablement, non. Cette œuvre orchestrale emblématique de Pierre Boulez retrouve ce mardi soir le chemin du Victoria Hall. On doit cet événement à l'Orchestre de chambre de Genève (OCG) qui, pour l'occasion, unit ses forces avec l'Ensemble Contrechamps. Concert exceptionnel donc, dont on évoque la portée en compagnie du chef de l'OCG, Arie van Beek.

La dernière fois que cette œuvre a été jouée à Genève, Boulez était à la direction. C'était il y a quatorze ans, une éternité.

Oui. Dans les faits on s'aperçoit qu'il n'y a rien dans le répertoire de Boulez qui ne soit joué avec une fréquence acceptable. Certains ensembles en Europe s'y confrontent plus régulièrement, mais avec des petites pièces, qui requièrent des effectifs réduits. Dans ce cas précis, on doit faire face à un élément qui complexifie les données: certains passages de l'œuvre font appel à une soixantaine de musiciens. D'autres, ceux du mouvement «Improvisation II», ne demandent qu'une douzaine de musiciens. Voilà un énorme contraste qui n'aide pas les orchestres à se confronter à cet œuvre.

Musicalement, quel est le plus grand défi posé par «Pli selon Pli»?

(Arie Van Beek se lève et va chercher des partitions dans sa loge). «Improvisation II», le mouvement le plus intimiste: c'est le moins exigeant en termes d'effectifs et il est pourtant très ardu. Il présente un point en commun avec *Le Marteau sans maître*: chacune de ses mesures est différente. En parcourant les portées, on a l'impression qu'on est libre de faire comme on veut, mais ce n'est pas du tout le cas. Boulez indique très exactement comment gérer la liberté qu'il donne. Autant dire

qu'on y est un peu comme dans une prison.

Pourtant, certains musicologues soutiennent que cette pièce est une sorte de concerto pour chef d'orchestre...

Ce n'est vrai qu'en partie. Dans les faits, le chef dépend beaucoup de la cantatrice, de la manière dont elle parvient à placer toutes les ornements. Je dois donc suivre son évolution si je ne veux pas filer vers la catastrophe.

L'Orchestre de chambre de Genève se confronte ici à un répertoire qui lui est moins familier. Est-ce que cela vous effraie?

Non, pas vraiment. Parce qu'il y a au sein de l'OCG des musiciens qui ont évolué dans des ensembles de musique contemporaine. D'autre part, la musique de Boulez est d'une grande clarté: le compositeur dit précisément le type de sons désiré, la dynamique et les couleurs voulus. Il n'y a qu'à le suivre, tout est là. Chez un compositeur comme Haydn, qui nous est beaucoup plus familier, ces indications sont totalement absentes et il faut aller les chercher entre les lignes.

Comment s'approprie-t-on une œuvre comme celle-ci, dirigée tant de fois par Boulez?

C'est une question bien plus large qui se pose avec la musique contemporaine: savoir où commence la liberté personnelle du chef d'orchestre. Les réponses varient de cas en cas. Je me souviens avoir fait la création d'une œuvre d'Aulis Sallinen: il était derrière moi lors des répétitions et, sentant par endroits qu'il ne savait pas précisément ce qu'il voulait, je lui ai demandé son avis. Il m'a répondu: «Je ne sais pas. Qu'est-ce que vous trouvez beau?» Au contraire, quand György Ligeti donnait une indication sur le tempo, il fallait le suivre strictement.

Berlioz, avec «Cléopâtre», côtoie Boulez dans ce concert. Quels liens de parenté entre les deux?

Ce sont des révolutionnaires qui ont beaucoup de points en commun: ils ont apporté une nouvelle façon de concevoir l'écriture orchestrale, Berlioz quinze ans après la mort de Haydn, et Boulez en poussant plus avant le discours d'Anton Webern.

Vous avez invité pour l'occasion l'Ensemble Contrechamps, qui vient épauler l'OCG. Pourquoi?

On vit à Genève dans une sorte de village musical. Tout le monde se connaît mais tout le monde campe sur son île. Il faut dépasser cet état de fait. Dans ce cas précis, il se trouve qu'aucune des deux formations ne pourrait jouer toute seule la pièce de Boulez: ce serait trop cher et trop exigeant en termes d'effectifs. Alors, on réalise ce projet ensemble.

«Pli selon Pli», avec l'OCG et l'Ensemble Contrechamps, Victoria Hall, mardi 21 février à 20h. Rens. www.locg.ch



(TDG)

(Crée: 20.02.2017, 19h56)